

Marie Depussé

est-ce qu'on meurt de ça



P.O.L

est-ce qu'on meurt de ça

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DIEU GÎT DANS LES DÉTAILS, 1993.

Marie Depussé

est-ce qu'on meurt de ça

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1996
ISBN : 2-86744-447-0

ÉTÉS

Trois heures de l'après-midi.

Dans la tête vide, le chiffre insiste, monotone, nouant le tremblement de l'air à l'insignifiance des vivants. Comme une étiquette recouvre une légende. Plus de légendes.

Elle trébuche dans le sentier, trop sec, où s'étale l'été.

Entre la garrigue et le ciel, les rochers blancs, où le chien cherche de l'ombre. L'ombre ne suffit pas. Il boit l'eau salée, de flaque en flaque. Elle le suit, l'appelle. Le chien étouffe, longuement.

Plus bas elle voit le couple de l'homme et de l'enfant, heureux, jouer dans la mer.

Qu'est-ce qu'elle est venue foutre là ?

Il y a des années que ça dure, la Corse.

Est-ce que le chien peut mourir entre deux

rochers brûlants, dans l'indifférence de l'homme, qui pousse son même hurleur sur une planche, plus bas, là où il fait bon, dans l'eau claire ? Ou aller est égal à ne pas aller, terriblement égal, comme dans le désert, entre la montagne et le ciel...

Penser aux stoïciens, dans ce cas, Epictète. Il n'y a de prison qu'en toi-même. Tu es à toi-même ta propre prison.

Elle ramasse ses vêtements en tremblant, renvoie l'enfant à son père et monte vers plus de chaleur encore. Elle aura évité le cri de justesse.

Le chien n'est pas mort.

La vie est une affaire de stages. Elle avait attendu trop longtemps, avant de faire celui-là. Et puis l'enfant n'était pas d'elle, ce qui rendait tout plus fatigant.

Comme tous les stages, au début, il avait un faux nom.

Son nom était celui d'un bateau pour la Corse, qu'elle prendrait si elle retrouvait l'homme qu'elle appelait l'homme, dans sa vie d'alors, pas encore l'ombre, comme dans celle de maintenant. Elle n'était pas sûre qu'il la retrouve, il avait l'air, déjà, si distrait. Mais elle était tranquille. Elle lisait un roman policier ordinaire, comme en lisait maman après la mort de sa sœur et de sa mère, quand elle ne pouvait plus supporter, disait-elle, l'ombre du sens.

L'homme était arrivé, avait trouvé sans peine sa

table, et ils n'avaient ni l'un ni l'autre d'émerveillement. Le même étonnement que le rendez-vous s'effectuait, seulement.

Ils arrivèrent à Marseille. Il devait faire son boulot d'homme, conduire, se garer aux endroits interdits, aller demander une chambre dans des hôtels. Elle était habituée à ce travail et attendait, dans la chaleur sans doute très grande, qui ne la gênait pas.

Les hommes s'étaient toujours étonnés de cette facilité qu'elle avait, en vacances.

Elle fermait les yeux, le laissait chercher une chambre.

Celle qu'il finit par trouver était minuscule, pauvre, dans un hôtel près de la gare. L'homme, elle l'avait oublié. Et qu'il puisse avoir envie de lui faire l'amour, là, dans cette chaleur sur la rue, avec des voisins qui buvaient et jouaient aux cartes, l'étonna.

C'est comme cela que le stage, qui devait être long, commença.

Ils prirent le bateau pour la Corse. Visiblement, l'homme connaissait.

Ils avaient tous deux la poussière dans les yeux qui suit les nuits d'amour.

Le soleil sur le pont était éblouissant. Elle s'allongea sur un banc, la tête sur les genoux de l'homme, avec ce sentiment de répétition d'on ne sait quoi qui vous précède dans ce genre de scène, et de l'absence des parents, qui ne serviront pas de témoins, laissant

la scène ouverte dériver dans la lumière, où les scènes n'ont jamais de sens, ni de fin, faute des mots qui donneraient l'heure. C'est l'heure de ton mariage, ma fille, de ton amour. Faute de ces mots anciens, que disent les mères, la scène s'épuise, dans le silence de l'heure qu'il est.

L'arrivée à Bastia, cette première fois, était à onze heures du soir. Nuit d'été.

Elle n'avait pas prévu le naturel des bateaux qui se rangent le long de la place d'une très ancienne ville d'eau. Cette liberté, le vide de la place avec son kiosque à musique et son monument aux morts où une gigantesque femme en noir pousse devant elle un tout petit jeune homme en uniforme.

Les cafés d'où l'on regarde, de loin, arriver les bateaux. Ou l'inverse.

Les immeubles pâlis, intacts, magnifiques, gardant derrière leurs balcons le secret de leurs après-midi d'amour et de leurs morts.

Avec ce bateau de pauvres, l'homme l'avait fait voyager dans le temps. Il n'y avait pas de retour.

Taule

Plusieurs jours passés entre l'enfant aux yeux qui clignent, le chien qui se gratte, et l'homme qui fait, le matin, le café de la chambrée. La machine douloureuse qui les traîne à travers les jours s'est ointe d'un peu de douceur. Peu à peu, une anesthésie, une soumission délavée, une forme de paix sans l'esprit, gagnent. Sur la plage noire, au pied des falaises d'amiante, ils sont arrivés aujourd'hui avec un parasol aux couleurs délicates, pour le chien. Le soleil est si fort que l'eau scintille dans le ciel, où elle est suspendue. La voiture s'arrête en face du camion-buvette, au pied d'un tas de sable gris. Le maillot de corps de l'homme du camion-buvette est de la couleur du sable. Canicule. L'enfant et elle portent le bateau en caoutchouc qu'elle lui a offert pour remplacer le ballon que le chien a crevé. Les rames tombent, l'ombre

les ramasse adroitement et les rajoute au parasol et aux énormes sacs qu'il traîne, pleins de palmes, masque, serviettes, pommes, petits gâteaux et bouteille de Coca-Cola chaud. C'est les vacances. Un garçon et une fille venus du nord, grands beaux rieurs, prennent leur groupe en photo. L'ombre se tourne vers elle, et, dans l'air irrespirable, trouve la force de lui sourire.

Ensemble, elle, l'homme, le chien, et parfois l'enfant, cherchent des maisons. Prendront-ils la plus pauvre, qui n'a qu'une fenêtre, baptisée « n'a qu'un œil », adossée au maquis comme le tombeau d'Agamemnon à sa montagne, ou celle que tout de suite elle a aimée, avec sa terrasse rouge, italienne, la somptuosité austère de son portail, et les volets à petits carrés, les mêmes que ceux de Grèce ? Sur le portail, la plaque discrète et ineffaçable de la famille corse, comme sur un tombeau.

La fatigue et le vent emplissent de sable et de renoncement l'homme et elle, qui dorment mal. L'enfant dort profondément. Ils l'écoutent respirer. Parfois ils font l'amour. C'est l'ombre qui en décide, il doit avoir l'habitude. Elle sait enfin ce qu'est une chambre avec lit supplémentaire pour enfant. Tous deux sont restreints dans leurs gestes, comme s'il ne fallait pas déborder du lit, sur le silence. Ils se retrouvent après, s'endorment alors dans les bras l'un de l'autre. Le voisinage de deux peaux, générant l'appar-

tenance d'une femme à un homme et réciproquement peut-être.

Les deux lits de la cellule sont recouverts, en quasi-permanence, de l'armée de terre conduite par les petits hommes en plastique, américains, effrayants et articulables, de l'enfant. Il en traîne toujours un dans les draps.

Sur le balcon pendent les serviettes humides.

La Corse, avec toutes ses failles, le maintien âpre de sa désolation, est pour elle entre deux terres, la Provence et la Grèce, perdues. L'Italie miroite à côté, mais son raffinement, de la chambrée, semble lointain.

Les lauriers roses ressemblent jusqu'à lui vider le cœur aux lauriers roses des jardins de l'enfance, avec leurs fleurs fanées toujours mêlées aux fraîches, leur allure poussiéreuse. Peut-elle s'arrêter ici pour découper un coin de terre, une maison pour les morts qu'elle partagerait avec ce vivant trop léger, ignorant de toute l'histoire ?

Encore quelques jours de cette taule et la question se dissoudra d'elle-même, en même temps qu'eux-mêmes.

Mais le rire revient, avec l'usure des contours de la dame seule qu'elle est, semble-t-il, devenue : Miss Quant-à-soi, comme l'appelle un de ses amis. Le quant-à-soi résiste mal à l'accumulation des serviettes, la confusion des dentifrices, la disparition du silence, le

grouillement des enfants, l'effraction constante des portes, qui, une fois ouvertes, le demeurent, laissant entrer regards et courants d'air.

Tous les matins, elle est réveillée par l'enfant qui s'acharne sur la porte, qu'il ne parvient pas à ouvrir, pour aller aux cabinets. Il est sept heures. C'est le matin. Elle glisse au bout du lit en tenant d'une main les draps sur sa peau, déverrouille la porte, la ferme et retombe sur le lit.

L'homme dort. Le chien se réveille. Le clocher sonne, de sa cloche légère, à la fois claire et assourdie.

Encore un jour de vacances qui se pointe vers elle, comme un fusil.

Le café, plus tard, sera bon. Il restera quelques gâteaux que le gosse, la veille, n'aura pas trouvés. Le chien aura sa part.

Puis l'enfant avalera l'espace et le temps.

Demeureront quelques instants de grâce, pour une cigarette, et des visites aux maisons, dans le paysage magnifique, indifférent.

Les gens semblent aimer leur couple las et décoratif.

Ils leur proposent leurs maisons qui se découpent, l'une après l'autre, sur la masse des montagnes.

Toutes, ils les aiment.

L'enfant

L'enfant, elle l'avait appelé le major. C'était la deuxième année, en arrivant dans la chambre avec lit supplémentaire, pour enfant. Vite, trouver une histoire, qui habille la coexistence des corps. Elle et l'homme, et l'enfant dans le lit un peu défoncé, près de la fenêtre. Elle avait dit : c'est l'armée, ici, ton père est capitaine, toi tu es le major, il y a deux soldats, Porculus le chien et moi. L'enfant avait souri. « Soldat Marie, soldat Porculus, garde-à-vous ! » Il répétait ça plusieurs fois par jour, le nombre de fois nécessaire pour rendre au jour sa pureté.

Le reste du temps, il criait papa, et s'enroulait autour de l'homme. Ils vivaient enroulés l'un dans l'autre. L'enfant ne se déplaçait jamais quand il appelait. Il criait très fort sans bouger mais ne faisait jamais un bout de chemin pour aller chercher son père. C'était

un bruit désagréable, un hurlement qui trouait l'espace, l'expression d'une exigence avide, absolue, à laquelle l'enfant trouverait bien, chemin faisant (celui que ferait son père), un objet.

L'enfant. Elle le voyait un mois par an. Très vite, l'homme l'apporta.

Les vacances, c'était la Corse, l'enfant et elle. Ce ne devait pas être facile, pour l'enfant. L'homme ne s'est jamais demandé quelle douceur pourrait advenir s'il conjugait la Corse et elle, comme la première fois. Ou s'il quittait sa femme. Alors ils passeraient, avec l'enfant, quelques après-midi d'automne ensemble, à jouer au ballon dans les feuilles, avec le chien. L'été, en se retrouvant, ils auraient un peu de terre, sous les pieds. L'homme répétait : tu es jalouse de l'enfant. Elle trouvait la phrase bête, élémentaire, injuste. Elle aime les enfants. Ils viennent se poser sur elle, comme des oiseaux. L'enfant ne la voyait jamais pendant l'année et il voyait surgir cette grande fille, en vacances, qui couchait dans le lit de son père. Ce qu'elle était pour lui, une présence de trop. Elle n'avait pas la force de chercher au-delà. Une fois par an, l'homme les emmenait en vacances. C'était lui, la mère. Elle ne retrouvait de place que si l'enfant était malheureux, ou malade. Alors elle bondissait vers lui, comme vers un enfant, plus familier que d'autres. Comme lorsqu'il se cassa le bras, en jouant sur le clocher de la place du haut, avec les gosses du village. Son père le ramena à la maison

Une femme parle, trop. Elle déroule les interprétations, épuisantes, qui n'épuisent rien, des manquements de l'autre à l'amour. Comme une folle. Comme tant d'autres avant elle.

L'homme se tait, épuisé par sa parole à elle, agité par les convulsions qui le secouent dans l'impossibilité d'être avec ou sans elle. Il fait des bêtises, des saloperies d'homme ordinaire. Elle les note.

Très vite, elle l'appelle « l'ombre ». Rarement, elle lui donne la parole, ou plutôt, elle la lui prête.

Les scènes ne sont pas nouées par le fil serré d'un récit. Elles se juxtaposent, à travers les saisons, les années, comme de petits éclats de souffrance, lents à éroder.

Le titre *est-ce qu'on meurt de ça*, n'est pas une question.



79 F
936189-4
ISBN : 2-86744-447-0
01-96



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS